

Georges Réveillac

**Mon Amour
de l'An
2000**

Roman d'amour et Philosophie

9-La Trêve des Découvreurs

J'avais déjà pris l'avion une fois : je m'étais offert ce luxe pour rentrer plus vite d'Algérie, lors de ma « libération ». Quant à Jeanne, c'était son premier voyage dans les airs et elle se cramponnait à mon bras, enfonçant ses ongles dans ma peau, pour tromper sa frayeur. J'éprouve le même genre de peur en voiture quand ce n'est pas moi qui tiens le volant et que je n'ai pas une totale confiance dans le conducteur.

L'avion était un DC 6, un appareil à hélices qui ne devait pas tarder à entrer au musée. Nous fîmes une première escale à Bordeaux, puis l'obscurité nous enveloppa. Pendant que nous survolions, paraît-il, les Pyrénées, l'Espagne, le Maroc, le désert, tous également emballés dans la nuit, je jouais d'abord avec plaisir, puis avec un agacement croissant, mon rôle de protecteur magique. Mais je finis par renoncer.

Puisque le « ronron » des moteurs était obstinément régulier, que l'hôtesse affichait son gracieux ennui, que l'air nous portait avec beaucoup de ménagements, sans toutes ces irrespectueuses secousses que nous imposent d'autres modes de transport, le train, par exemple, puisque tout était si apaisant, je glissai dans le sommeil ainsi qu'un bébé abusé par une tendre berceuse. Pendant ce temps, Jeanne se débattait dans les affres de la peur.

Mais il était dit que je ne devais pas dormir cette nuit-là. En effet, les haut-parleurs annoncèrent calmement : « Vous êtes priés d'attacher vos ceintures, car nous allons traverser une zone de turbulences. » Et l'avion se mit à cahoter sur ses coussins

d'air, comme une carriole dévalant sans freins la pente d'une montagne. Par les hublots, nous pouvions voir, de temps à autre, un furieux éclair blanc déchirer la nuit. Il arrivait aussi que nous tombions comme un ascenseur brusquement décroché. Au bout d'un temps beaucoup trop long, cela s'arrêtait : nous étions sauvés pour cette fois, mais une nouvelle chute ne tardait pas à se produire. Il est probable qu'après cela, nous reprenions de l'altitude, car nous n'avons jamais heurté rien de solide. Le commandant de bord avait eu bien raison de nous faire attacher, car ma Jeanne, si impulsive, se serait précipitée sur la porte pour quitter cet endroit. Elle se raccrochait encore à moi dans sa détresse, mais les éléments déchaînés étaient les révélateurs de mon imposture : non, je n'étais pas le bon génie qu'elle attendait. Je regardai comment se comportaient nos frères humains, les autres passagers que je supposais être de vieux coloniaux expérimentés.

La plupart semblaient ne ressentir aucune frayeur ; certains lisaient, d'autres causaient paisiblement. Je fus alors à demi rassuré, suffisamment en tout cas pour reprendre mon rôle de mâle protecteur.

Puis l'air et les cieux redevinrent paisibles. Jeanne se serra tendrement contre moi et nous sentîmes que l'amour nous enveloppait. « Imbéciles heureux. » dis-tu ? Oh non ! Son chaud manteau paraissait bien trop solide pour n'être tissé que d'illusions.

Jeanne me dit que nous fîmes escale à Bamako, alors qu'il faisait encore nuit, mais je n'en ai gardé aucun souvenir. Pendant que se faisaient les mouvements de passagers et de fret, nous restâmes dans l'avion. C'est là, toujours en avance donc, que ma féminine moitié avala sa première bouchée d'Afrique : c'était chaud, âcre et riche, garni d'une jonchée de senteurs fortes, en vrac, qui se chamaillaient vigoureusement. Curieuse de la moindre sensation nouvelle, ma Jeanne en fut toute excitée. Mais déjà l'avion s'élançait lourdement sur la piste d'envol et elle s'agrippa de tous ses ongles à mes bras.

Bientôt, le jour se leva, franchement et rapidement, à la mode des tropiques. Alors, un morceau d'Afrique s'offrit à nos regards. C'était bizarre et décevant. Nous

voyions une terre rougeâtre piquetée de petits ronds verts qui ressemblaient vaguement à des artichauts. Les villages apparaissaient comme des jouets fragiles posés n'importe comment sur cette terre désolée. Ce que je sus plus tard être des champs étaient comme les coups d'ergots d'une poule qui aurait gratté au hasard pour chercher des graines. Il n'y avait pas d'hommes, puisque nous ne pouvions les voir à cette distance. Je me demandai d'ailleurs s'ils existaient et, dans l'affirmative, ou diable pouvaient-ils bien trouver de quoi vivre ! Par ci, par là, de rares taches claires, vaguement scintillantes, ressemblaient à des flaques d'eau. Le plus souvent, le rouge cru de la latérite était la tonalité dominante et ce qui, vaguement vert, devait être de la végétation, y apparaissait comme des salissures. Pourtant non, nous n'arrivions pas sur la lune.

Nous descendîmes sur l'aéroport de Ouagadougou. Les pneus rebondirent une fois sur l'asphalte avant de rouler aussi sûrement que ceux d'une voiture.

Nous étions vivants et en pleine santé. Hourrah !

Au sortir de l'avion, nous entrâmes dans un bain de chaleur plutôt moite : le premier baiser de l'Afrique ; à nous de l'accepter ou de repartir. Le directeur de mon école était là. C'était, et pour encore quelques années, un Français. Il nous accueillit à la manière dont les exilés accueillent le compatriote qui leur apporte comme une bouffée d'air frais, un peu de ces nourritures dont leur nation leur a donné le goût et qui, à force de manquer, créent un désir impérieux que l'on nomme « mal du pays ». Ainsi, à l'étranger, on verra les Français se comporter bizarrement : un ambassadeur recherchant la compagnie d'un maçon, par exemple, ou un puisatier apprenant le bridge et le tennis pour faire plaisir à son ami l'avocat.

Le collègue directeur nous fit monter dans sa Deudeuch de service.

Pour commencer, nous traversâmes une grande agglomération peuplée presque exclusivement de noirs : une nouveauté, mais pas vraiment une surprise.

L'extrême pauvreté et la misère non plus, n'étaient pas vraiment des motifs d'étonnement : la presse du « Parti » nous l'avait maintes fois annoncé. C'était, disait-elle, la conséquence du « néo-colonialisme ». Toujours la même histoire, dans le fond : un nouvel épisode de la « Lutte des Classes », c'est-à-dire le combat implacable que menaient les riches pour voler les pauvres. Cette guerre était la gangrène de l'humanité et elle s'étendait, envahissant le temps, entends l'« Histoire », et l'espace, à savoir la Terre entière. Elle ne prendrait fin qu'avec la disparition de la classe exploiteuse, celle des riches, grâce à la collectivisation des entreprises privées. Alors, l'être humain redeviendrait naturellement bon et le faux paradis de l'au-delà, promis par tous ces religieux, mystificateurs et escrocs, serait remplacé par le vrai paradis installé sur notre bonne vieille Terre grâce aux communistes.

Pourquoi la sélection naturelle a-t-elle fait de nous des êtres de foi ?
--

Mômmanh a fait l'homme tel qu'il exige des piliers très solides pour appuyer son idéologie. Ils sont d'abord forgés par une réflexion aussi profonde que possible. Ensuite, trempés dans l'acide de la foi, censés être désormais indestructibles, ils deviennent des dogmes.

La foi aussi est un don de Mômmanh, pas intentionnel, car elle ne fait pas de plan, mais un choix empirique, puisqu'elle retient ce qui a fait ses preuves.

Le dogme de la « Lutte des Classes » était censé expliquer presque intégralement les défauts de la nature humaine et les malheurs de l'histoire.

Cette explication, j'étais tout prêt à l'admettre, mais il me fallait d'abord la comprendre et, pour cela, interroger les faits jusqu'au moment où je serais convaincu de sa justesse. Ainsi l'exigeait ma soif insatiable de tout maîtriser par la pensée,

douloureuse passion dont tu sais qu'elle avait son bon côté : très utile quand je parvenais à la contrôler, elle devenait, hélas, comme toutes les passions, très dangereuse quand elle s'emballait comme une cavale folle, m'entraînant, cramponné à son cou, livide et muet d'effroi.

Ce n'était pas la première fois que je m'employais à contrôler la fiabilité d'un dogme du « Parti ». Tiens, cet autre exemple émerge des marais de ma mémoire. C'était quelques années plus tôt, pendant la Guerre d'Algérie et, bien entendu, le « Parti » expliquait qu'il fallait voir là, tout simplement un épisode de la « Lutte des Classes ». J'avais alors la possibilité de poursuivre mes études et de rester sursitaire, à l'abri jusqu'à ce que cette vilaine affaire soit terminée : au lieu de cela, et bien que j'aie horreur des coups de feu autant que des coups de couteau, je « cassai » mon sursis et je me portai volontaire pour effectuer mon service militaire en Algérie ; je voulais voir de mes yeux cette sinistre classe possédante en train d'accomplir ses noirs dessins, mais je ne parvins jamais à la distinguer clairement. Une nouvelle fissure s'était formée dans la carapace de ma foi toute neuve.

Mais il en faudrait bien d'autres pour qu'elle se déchirât complètement. D'ailleurs, n'avait-elle pas été griffée dès le début, quand j'avais refusé d'admettre que « La religion est l'opium du peuple » : je ne pouvais considérer le brave homme qui fut mon curé comme un trafiquant de drogue, ni ceux qui étaient morts pour leur foi comme des dealers et des drogués.

Cette fois encore, j'allais consacrer de longues années à m'efforcer de comprendre comment les néocolonialistes fabriquaient la misère du tiers-monde afin de s'en repaître. Le moment tant désiré de cette révélation ne devait jamais venir. Il me faudrait continuer de chercher jusqu'au jour où, ayant accédé à l'intuition d'une meilleure explication de l'histoire, je basculerais définitivement dans l'hérésie. En attendant, ma foi continuerait de se lézarder petit à petit.

Le directeur était un homme affable et volontiers bavard. Il interrompit son flot de paroles dès que nous l'assaillîmes de nos questions : sentant combien nous

étions avides de découvrir notre nouvelle terre, il fit de son mieux pour nous satisfaire.

Dans la chaleur montante et la lumière crue, impitoyable, des tropiques, nous traversions la capitale. Même la Deudeuch, qui aurait pourtant dû nous être familière, paraissait étrange ici : maculée de boue rouge, les sièges enduits de matières douteuses agglutinées par une substance grasse, vraisemblablement à base de transpiration abondante, les jantes bosselées, les pneus balafrés d'inquiétantes cicatrices, les portières, les vitres et diverses composantes de la carrosserie disjointes, comme si elles avaient été déposées puis remontées en catastrophe, sans aucun soin. Ce moyen de transport nous paraissait encore plus effrayant que l'avion, mais il y avait une telle anarchie dans la circulation qu'il était impossible de rouler vite : donc, tant que nous fûmes dans les limites de la capitale que, décidément, je ne peux appeler ville sans dénaturer ce mot, je me sentis en sécurité.

Ma Jeanne et moi, nous sommes inlassablement curieux de tout ce qu'on peut trouver sur cette terre, et même au-delà : c'est une des raisons pour lesquelles nous revendiquons le droit de vivre mille ans. Mais il paraît que cette requête, pourtant modeste, est déraisonnable ; alors, il nous faut bien laisser à d'autres, à ces inconnus du futur, le plaisir de découvrir d'autres nourritures existentielles, sur terre comme par delà les cieux. J'espère que nous pouvons leur faire confiance ! De toutes façons, nous n'avons pas le choix. Alors, qu'ils sachent bien ceci.

Aucun pays ne se livre entièrement du premier coup.

De toutes les aptitudes à voir, à sentir, à comprendre, à goûter... dont Mômmanh a doté l'homme, nous n'avons développé qu'une partie : celle qu'a travaillé notre matrice culturelle d'Occidentaux Français. Le reste, à force d'être négligé, a perdu presque toute sa vitalité. Pourtant, quelques-uns de ses éléments sont encore capables de renaître, pour peu qu'on les stimule, en s'efforçant de s'adapter à un monde nouveau, par exemple. Mais, pour réussir cette métamorphose, il en faut des efforts et du temps.

Pense à un bon vin, produit d'un terroir et d'une culture : il est rare, n'est-ce pas, que tu puisses, dès le premier verre, savourer toutes ses qualités ; il arrive, souvent même, que le néophyte le juge mauvais et lui préfère un pétillant « Coca Cola ». Il faudra que tu l'aies goûté maintes fois, de préférence en compagnie de bons amis, pour que tu deviennes sensible à ses multiples composantes, inventions de la nature vivante offertes à qui n'a pas perdu le goût de la vie. Eh bien, la découverte d'un pays nécessite, à tout le moins, une aussi patiente initiation et, bien sûr, au bout de tous ces efforts pour vous ouvrir à des saveurs nouvelles, après ces longues fiançailles, il n'est pas sûr que les épousailles se fassent.

Le pays où tu mets les pieds pour la première fois n'offre pas seulement des qualités à découvrir : ce serait trop beau et même, probablement, ennuyeux. Il faut aussi prendre conscience de ses défauts et apprendre à s'en accommoder. Parmi les Français d'Afrique, les anciens, nos initiateurs, exprimaient ceci par une parabole.

Un Français nouvellement arrivé fait son parcours initiatique. Il découvre une mouche dans son verre : par réflexe, il jette le bon whisky et fait laver son verre. Quelques mois plus tard, ce sont deux mouches qui se débattent dans son whisky : il se contente de les enlever avant de boire. Au bout de quelques années, il est devenu un ancien. C'est à ceci qu'on s'en aperçoit : quand il n'y a pas de mouche dans son verre, il en attrape au moins une pour l'y mettre.

Enfin, il y a toujours, dans la découverte d'un pays, des nouveautés attachantes qui se laissent apprécier tout de suite : la saveur d'un fruit comme la mangue, par exemple, ou la violence passionnée d'un paysage, la douceur de la lumière, la beauté des femmes, la gaîté ambiante... et que sais-je encore ?

Dans un premier temps, cette étrange capitale nous en mettait plein la vue. Et c'était bon !... Mais comment te le donner à ressentir ?

Tout était nouveau, comme si nous avions changé de planète. Pauvre, le plus souvent, voire loqueteux, miséreux, mais nouveau ! Les arbres, les rues, les habitations, les costumes, les gens, et même les oiseaux... Mais oui !

Tiens ! à ce propos, nous découvrîmes, comme une note d'humour bienvenue, ces affreux volatiles au cou déplumé, à la tête garnie de bourrelets répugnants évoquant des viandes avariées, ces gros oiseaux incongrus tels des pets sonores dans une assemblée mondaine, ces pauvres vautours mal-aimés dont le plumage paraissait sale, comme s'ils s'étaient ébattus dans les détritiques. D'ailleurs, sans surprise aucune, nous apprîmes qu'ils sont de grands consommateurs d'ordures, des éboueurs bénévoles surnommés les charognards, ces malheureux bienfaiteurs de l'humanité qui ont tiré de mauvais numéros à la grande loterie de l'Evolution. Le chauffeur-directeur nous apprit que les abattoirs de Ouagadougou étaient leur quartier général.

Beaucoup de femmes allaient les seins nus, sans provoquer la moindre gêne, semblait-il. Attachés dans le dos de leur mère, des bébés, noirs eux aussi, dodelinaient de la tête en tous sens, au gré des mouvements maternels. Il y avait d'antiques camions que nous n'avions vu nulle part ailleurs, si ce n'est dans des films sur la Guerre 14-18, et qui semblaient rescapés d'un bombardement ; ils portaient d'énormes et très hauts chargements de bois, inclinés à tel point qu'ils auraient dû se renverser : un moment, je me demandai sérieusement si les lois de la pesanteur n'étaient pas, elles aussi, différentes dans ce pays.

Les filles et les femmes portaient hardiment toutes sortes de choses en équilibre sur leur tête : des jarres bien ventrues, des fagots, de grandes cuvettes émaillées aux couleurs vives, de petites tables dont on aurait dit qu'elles avaient été fabriquées par des enfants et qui servaient d'éventaires aux marchands et aux marchandes ; ainsi chargées, elles se tenaient bien droites, la poitrine en avant telle la proue d'une caravelle, et elles avançaient en se déhanchant autant qu'il le fallait, mais tout de même avec une certaine grâce et beaucoup d'aisance.

Il paraît que cet exercice quotidien leur donne un port de tête altier. Jeunes encore, c'est tout ce qui restait de leur beauté : leurs conditions de vie et leurs travaux physiques étaient si durs qu'à trente ans elles en paraissaient plus de soixante.

Les hommes, eux, ne portaient rien sur la tête : leur moyen de transport et de locomotion était le vélo, dont j'appris ultérieurement qu'ils le nommaient « cheval de fer », lourd et solide vélo dont le porte-bagages aurait pu supporter le poids d'une enclume de forgeron. Ils transportaient de pauvres affaires, parfois emballées dans des haillons, ou ficelées au moyen de lianes grossières ; il arrivait que leur chargement eût l'allure d'un échafaudage grotesque et branlant composé de biens hétéroclites et très humbles : des grappes de poulets étiques, la tête en bas, des fagots, des brassées de calebasses blondes, - ces curieux récipients de toutes formes qui ressemblent à des peaux de citrouilles dures comme du bois -, des caisses de petites marchandises, des sacs de grain, des bottes de légumes, des coupe-coupe ou quelque autre outil bien modeste, d'étroits rouleaux de grosse cotonnade tissée au village par le propriétaire du vélo...

Les femmes, les vélos et les camions antiques n'étaient pas les seuls moyens de transport : il y avait aussi des processions de petites charrettes en métal équipées de pneus, tirées par des ânes. Même si leur montage était fait sur place, elles représentaient bien les produits industriels de notre monde occidental, surtout quand on les comparait aux objets de l'artisanat local : des arcs non façonnés, des sagaies en bois brut armées d'une pointe de fer forgé sans symétrie, des poteries grossières ornées de motifs qui ressemblaient à des dessins d'enfants, des vêtements blancs informes appelés boubous et faits d'étroites bandes de cotonnade du pays cousues les unes aux autres, de petits meubles bancals qui insultaient les lois de la géométrie et de l'équilibre, des nu-pieds faits de lanières découpées au couteau dans de vieux pneus, luxe dérisoire de ces citadins qui ne voulaient plus marcher pieds nus pour qu'on n'allât pas les confondre avec ces paysans qu'ils étaient la veille encore...

Tous ces objets étaient réalisés entièrement à la main, sans mesures précises et avec des techniques -il me faut bien le dire- primitives : combien de fois allions-nous rencontrer dans l'usage quotidien, tels la pierre plate pour écraser les céréales, ou encore le rustique métier à tisser des paysans, ces mêmes objets que l'on peut voir dans les musées sur la préhistoire !

L'usage de la roue - Non ! Je n'exagère pas ! -, l'usage de la roue, donc, était tout récent, et il se limitait aux objets d'importation. Après un siècle de colonisation, les Burkinabés n'avaient pas encore décidé d'en fabriquer eux-mêmes : peut-être leur semblait-il dérisoire de vouloir fabriquer à la main et à grand peine ce que l'industrie produisait si facilement ?

Quelles sont les bases de l'existence humaine au Burkina Faso ?

Dans ce pays où cohabitent quelques dizaines de peuples ayant chacun sa langue et sa culture, les civilisations n'avaient pas développé les mathématiques, ni les sciences. Donc la technologie était à l'avenant : préhistorique. Mais leur pensée, cheminant sur des voies différentes des nôtres, avait certainement découvert d'autres aliments pour apaiser l'insatiable faim d'existence qui nous mène tous. Oui, quelle était donc la contribution de ces peuples au patrimoine de l'humanité?

Au Burkina Faso comme en n'importe quel autre pays de la Terre, les hommes font leur vie avec ce que leur propose la nature. Ici comme ailleurs, les dons de Mommânih sont pour beaucoup dans les couleurs et les goûts que va prendre l'humaine existence. Or, à part un trop plein de soleil et un lot convenable de maladies tropicales endémiques, la nature n'a pas offert grand chose aux Burkinabés, pas grand chose de consommable, j'entends.

Quand les paysans en avaient tiré de quoi faire un copieux repas chaque jour, sans viande, ils estimaient que leurs affaires n'allaient pas si mal. Par ailleurs, le pays ne recèle pratiquement aucune ressource rentable. Pas de pétrole, ni d'hydroélectricité, ni aucune autre source d'énergie à bon marché. Pas de diamants, ni de cuivre, ni même de fer, aucun minerai si ce n'est quelques pincées d'or qui ne servent qu'à faire rêver : ne vit-on pas, je ne sais plus en quelle année, déclenchée par une rumeur que je crois sans fondement, une éphémère ruée vers l'or, dans le nord du pays, comme le coup de mâchoire dans le vide d'un requin affamé.

Qu'est-ce que l'animisme ? Comment se sont enchaînés l'animisme, le polythéisme, le monothéisme, l'athéisme ?

Donc, Mommânkh ne s'est pas montrée généreuse envers les Burkinabés. Mais ne s'est-elle pas montrée également pingre, ou presque, à l'égard des Japonais ?

Voyons maintenant l'autre ensemble de ressources existentielles : la culture. Elle est d'autant plus performante que sont étendues les connaissances les plus proches de la rigueur scientifique. La culture d'une nation s'acquiert grâce à de multiples échanges entre peuples, associés à de bonnes conditions pour les études : le temps et les moyens matériels. Eh bien, ces ferments culturels étaient ont été très chichement attribués dans la dot de l'Afrique Noire.

L'idéologie de base est à l'avenant. Elle est préhistorique : c'est l'animisme.

En effet, l'idéologie s'appuie sur l'explication globale du monde qui paraît la plus

plausible. Dans la préhistoire, les premiers hommes crurent que tout être, et même toute chose, à l'instar de l'homme, étaient gouvernés par des esprits : ils venaient d'inventer l'animisme.

Plus tard, à la lumière de nouvelles connaissances, d'autres hommes jugèrent invraisemblable l'existence des esprits. Alors, quoi ?... Et ils inventèrent le polythéisme, comme les Grecs.

Chaque peuple ayant les siens, les dieux étaient des millions et des millions. Encore plus tard, cette immense foule de divinités qui se contredisaient et se chamaillaient sur toute la terre parut vraiment trop incohérente : on inventa le monothéisme.

Puis vint l'athéisme...

Ces croyances sont notre chien d'aveugle pour explorer l'immensité du réel et en tirer le meilleur parti. Celui qui servait ainsi de guide aux Burkinabés était, là encore, un fossile vivant, bien proche de l'animisme.

Les animistes croient que, tout comme l'homme de chair est habité par une âme immatérielle : son esprit. La nature entière a été créée par des esprits, elle est gouvernée par des esprits, elle est habitée par une multitude d'esprits. Dans la chair du lion se trouve l'esprit du lion, dans l'eau de la rivière se

*trouve l'esprit de la rivière, et ainsi de suite.
Pour obtenir ce qu'on veut de la nature, il faut
appeler la puissance des esprits.*

Je découvris cette croyance par hasard, un jour où tous mes élèves refusaient de couper les hautes herbes sur le terrain qui allait être leur jardin. Ils étaient pourtant très motivés pour ce travail. Tous avaient improvisé, avec plus ou moins de bonheur, des excuses dont la somme était invraisemblable : noces, funérailles, travaux collectifs, marché, convocations administratives... Il y avait même un faux pansement.

« - Que vous ai-je donc fait, pour que vous me traitiez ainsi tel un imbécile ?
Pourquoi cette insulte ?

Et l'un d'eux osa me révéler la vraie raison de leur attitude.

« - C'est le dieu, Monsieur. Il est dans les herbes. Si on les coupe, il va être fâché.
- Trop fâché, même ! Renchérit un autre. Il va y avoir un grand malheur.
- Tu vois, patron, l'herbe est verte : le dieu est là, c'est sûr !
- Monsieur, tu attends quelques jours seulement. Quand l'herbe est bien sèche, le dieu est parti. Alors on coupe l'herbe... tranquilles. »

Evidemment, de telles croyances ne sont guère propices aux découvertes scientifiques : quand on cherche quel mauvais esprit est responsable d'une maladie, les chances sont amoindries de découvrir le véritable coupable, un microbe, par exemple.

Ceci dit et malgré tout, quand on suit un chemin différent, fût-t-il complètement erroné, on doit découvrir des choses différentes. Donc, en suivant les voies tracées par leur credo animiste, les Burkinabés devaient avoir fait d'originales découvertes. C'est vrai, mais je ne parvins à voir que les plus évidentes. Je pense d'abord à la virtuosité de leurs batteurs et de leurs danseurs pour qui leur art paraît aussi aisé et essentiel que la respiration chez moi. Je pense aussi à leur large sourire

qui n'est pas de politesse comme chez les Asiatiques, mais de simple bonne humeur, et qui trône comme un soleil au milieu de l'extrême pauvreté. Je ne pus découvrir le secret de ce sourire.

Je pense aussi, et j'aurais dû commencer par là, à la qualité de l'accueil burkinabé. Ma Jeanne, nos enfants et moi-même, nous avons été heureux dans ce pays et quand nous ne l'étions pas, nos hôtes n'y étaient pour rien. Et pourtant, leur façon de vivre et leur univers mental étaient aussi éloignés du nôtre que pourraient l'être ceux d'extra-terrestres vraiment étranges.

A ce propos, je ne peux résister à la tentation de vous raconter une anecdote.

En excursion dans la brousse avec des amis, nous devions passer la nuit dans un village reculé où les enfants n'avaient encore jamais vu de blancs. Et ils étaient nombreux, ces petits noirs aux grands yeux écarquillés qui se pressaient autour de notre modeste campement. Les plus hardis nous touchaient. Ils observaient tout : voitures, lits de camp, glacières, bagages, toutes nos affaires et aussi le moindre de nos gestes, le moindre de nos actes. Nous étions comme des animaux dans un zoo.

La soirée s'avancait, nous aurions aimé dormir, mais les enfants étaient toujours là et aucun signe ne venait qui aurait indiqué leur intention de respecter notre sommeil et notre intimité. Nous ne pouvions leur parler car aucun ne comprenait le français. Ce soir-là, nous nous sentions loin, loin, bien loin de chez nous.

C'est alors que le « Saint Esprit » descendit sur notre ami Roger. De sa belle voix d'Italien, il se mit à chanter « J'irai revoir ma Normandie » et il entreprit d'apprendre cette chanson aux enfants. Eux aussi se mirent à chanter :

« J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays
Qui m'a donné le jour. »

Après quoi, Roger mima l'homme endormi et, par gestes, indiqua aux enfants qu'ils devaient partir.

Nous passâmes une bonne nuit, sous les étoiles.

Revenons aux trouvailles des multiples cultures de ce pays : je ne fus pas capable de savoir si d'autres inventions burkinabés sont valables ou non. Ils prétendent avoir découvert quantité de bonnes recettes, dans plusieurs domaines, découvertes que notre attitude méprisante nous conduit à ignorer totalement. Ils auraient quelques médecines locales efficaces ; ils sauraient traiter, à leur façon, le stress et quelques autres affections de l'âme ; ils auraient même, dans les domaines de l'agriculture et de l'artisanat, quelques techniques intéressantes de leur invention.

Il est vrai que nous étions bien mal préparés à découvrir l'âme de l'Afrique Noire.

Une culture, nous l'avons vu, est une architecture vivante et complexe issue d'une somme d'apprentissages. Il est presque aussi difficile de changer de culture que de changer de corps pour renaître à une autre vie. Mais ce n'était pas la seule limitation dans notre aptitude à découvrir : nous étions orientés vers un autre but : apporter « La Civilisation » aux pauvres noirs.

Il existe une idéologie occidentale qui veut régir le monde. On peut la résumer à ceci : science matérialiste, démocratie et droits de l'homme. Au temps de notre jeunesse, dans toutes les cultures du monde, mais surtout dans la nôtre, les intellectuels occidentaux piochaient tout ce que notre idéologie jugeait bon. Le produit de cette moisson était appelé : « La Civilisation ». Et la France, dans ses ex-colonies, envoyait des « coopérants » chargés de la répandre.

Nous ne venions pas au Burkina Faso pour apprendre, mais pour enseigner « La Civilisation ». Cet enfermement dans notre idéologie était un deuxième obstacle dans la découverte des cultures burkinabées.

En ce qui concerne la pensée animiste, lors de notre arrivée en Afrique Noire, nous la considérons doublement avec mépris. Pour commencer, nous ignorions son existence en tant que pensée. Ensuite, les curieux rites que les coloniaux avaient rapportés dans les médias, les déguisements grotesques, les danses endiablées, les pratiques de soi-disant magie, les croyances en des êtres surnaturels censés habiter tel lieu ou posséder tel individu, tout ce folklore colonial nous apparaissait comme un assortiment de superstitions nées de l'ignorance ancestrale. La « Civilisation » ne reconnaissait comme bon que l'art nègre, essentiellement les masques et la danse : tout le reste était à jeter.

D'ailleurs, toutes ces vieilleries n'allaient pas tarder à disparaître. Tu sais pourquoi : nous venions d'arriver, surtout moi l'enseignant, doublement éclairés par la glorieuse école laïque française autant que par l'infailible pensée marxiste !... Ah mais !... Moi et quelques autres, nous allions conduire ce peuple sur la voie de la connaissance et de la prospérité. L'Afrique Noire toute entière allait se lever, étonnant le monde de ses prouesses.

« -Bien ! Au fait, peux-tu me rappeler où nous étions arrivés. Parle plus fort car mon ouïe baisse. Comment ?... Ah oui ! Bien sûr, c'est à moi qu'il appartient de ne pas m'égarer, sinon comment pourrai-je te guider, mon pauvre ami ? Eh bien, soit !... Pardon ?... - Que viennent faire toutes ces digressions dans un roman d'amour ? - Eh bien, il me semble te l'avoir déjà dit. Alors, tant pis si je me répète !... »

En quoi l'orgasme amoureux est-t-il le feu d'artifice de deux existences réussies ?

Deux personnes, généralement de sexes complémentaires, font ce qu'elles peuvent pour réussir leur vie, chacune de son côté jusqu'au moment de leur rencontre, moment où leur vient le désir de fusionner leurs deux existences. Si elles

parviennent à s'accorder, Mommânkh les récompense en les inondant de joie.

Oui, je l'ai déjà dit, mais c'est tellement bon !

Eh bien, il en est encore ainsi, pour ma Jeanne et moi, malgré notre âge avancé et toutes les bêtises que nous avons faites. Chaque nuit, quand nos corps se retrouvent peau contre peau, nous éprouvons une chaleur qui n'a rien de commun avec celle du radiateur. Non, même maintenant, surtout maintenant, je n'échangerais pas ma bien-aimée contre un grog fumant et une bouillotte. Car cette chaleur que nous ressentons, c'est un courant de plaisir qui efface toutes nos blessures, c'est, je crois, la caresse bénissante de Mommânkh, les applaudissements de Mommânkh qui nous encouragent ainsi à continuer.

Alors, tu vois !... Puisque l'amour est un triomphe de l'existence, il faut bien que je te raconte la nôtre. Sans quoi, ce roman serait une porte sur le vide, comme ces cartes postales kitsch où deux mannequins, sans doute dérobés dans un magasin, enlacés au milieu d'un cœur en sucre d'orge, représentent, paraît-il, deux amoureux.

Et tout ceci ne me dit pas à quel moment de l'histoire nous sommes arrivés.
Ah ! Voilà, j'y suis.

Nous venions d'arriver à Ouagadougou. Notre amour paraissait solide et pourtant la partie était loin d'être gagnée. Mais cela nous l'ignorions.

En attendant, nous étions étonnés, intrigués, excités par toutes les nouveautés que nous offrait cette étrange capitale. Son appel nous aspirait littéralement.

Les plaisirs révélés par l'expérience et les plaisirs encore à découvrir

Pour le petit d'homme qui arrive à la lumière du monde, l'appel aux plaisirs ainsi qu'à la vie est encore vierge de réponses. Alors, tout est neuf, tout est chargé d'émotions : la première fois que bébé assiste à l'envol d'un oiseau, la surprise est tellement bonne qu'il rit aux éclats. Puis notre espace existentiel se garnit en même temps qu'il se structure.

Désormais, notre regard est attiré vers ce que nous avons déjà eu l'occasion d'apprécier. Supposons que la première poire que j'ai goûtée ait été délicieuse : maintenant, chaque fois que ce fruit apparaît dans mon environnement, il capte mon attention. Donc, les découvertes se font plus rares et leur force émotionnelle diminue.

Cependant, pour peu que l'on garde en son âme une porte grande ouverte aux nouveautés -Et vive les courants d'air !-, puisque le domaine existentiel est tellement vaste que nous n'en connaissons pas les limites, la vie nous apportera quand même et toujours de bonnes surprises.

Tiens, cela me rappelle cette soirée de mes vertes années où je faisais de l'auto-stop sur la route de Caen. Une belle voiture s'est arrêtée et je suis monté au

ciel. L'intérieur était confortable, le moteur puissant et silencieux, le conducteur aussi maître de sa monture qu'une antilope bondissante l'est de son corps. La route se faufilait dans la verte campagne vers le haut d'une côte. C'est au sommet justement que la musique triomphale a explosé dans mes yeux, dans ma tête, dans tout mon être, et que je me suis entendu dire, intérieurement : « Merci, mon Dieu. »

Que se passait-il donc ? Oh, rien d'extraordinaire ; d'ailleurs, le conducteur de la voiture ne vit rien. Tout banalement, il y avait un magnifique spectacle dans le ciel, orchestré par le soleil couchant, spectacle qui n'était donné, me sembla-t-il, rien que pour moi.

Depuis cette somptueuse soirée, quelques dizaines d'années ont passé au cours desquelles j'ai eu, de temps à autre, le bonheur de gagner à la tombola de l'existence quelque belle révélation : une chanson, une promenade en Provence, l'explication d'un mystère de la vie,... et je sais que d'autres viendront s'y ajouter pour peu que la mort prolonge mon sursis. Mais aucune de ces découvertes, aussi importante fût-elle, n'a pu me procurer l'immense plaisir qui me fut accordé ce soir-là : j'avais tellement faim ! Et je fus comblé.

Eh bien, ma Jeanne et moi, nous cultivons ce même souci de garder dans notre âme une porte grande ouverte sur le monde et tout ce qui peut se trouver au-delà. Nous sommes donc très curieux de tout ce qu'il peut y avoir de bon dans l'univers et c'est heureux, car à quoi servirait-il de garder la porte ouverte si nous n'invitions personne à rentrer.

Est-ce là notre lien le plus fort ? Pourquoi pas ? En tous cas, fouiner partout dans le monde, pas seulement dans les pays, mais dans les livres, les spectacles, dans la tête des gens, partout où nous avons des chances de découvrir quelque chose d'intéressant : voilà notre commune passion. Et il y a encore ceci : les personnes qui, d'emblée, nous paraissent les plus antipathiques, ce sont celles qui croient tout savoir, autrement dit, celles dont l'esprit est fermé, bouché, nous les considérons comme des dangers publics.

Tiens : il arrive, et ce n'est pas rare heureusement, que la beauté d'une femme m'arrache à mes spéculations trop souvent oiseuses. Cette beauté m'interpelle, disant : « Tâche donc d'arriver à ma hauteur, andouille ! Plutôt que de gaspiller le temps qui t'est accordé. » Alors, je la regarde plus attentivement. Si je vois, comme c'est trop souvent le cas, qu'elle n'a pas ces grands yeux questionneurs qui toujours, sans se lasser, appelleront les découvertes, alors j'ai le sentiment que cette beauté n'est pas vivante, et elle ne m'intéresse plus. Si par contre, sondant du regard ces grands yeux, reflets d'une âme féminine, j'y trouve une curiosité avide et qu'elle soit accompagnée de cet élan généreux qui ne demande qu'à s'enthousiasmer pour toutes les beautés du monde, si j'y devine une belle âme qui saluera d'un clair éclat de rire n'importe quel motif d'émerveillement, alors je me sens fortement attiré.

Donc, ma Jeanne et moi, à tout moment, nous sommes avides de recevoir une nouvelle saveur, une mélodie inconnue, une architecture inédite, une pensée prometteuse... Pour cette joie d'enrichir l'existence, nous sommes prêts, dans la mesure du possible, à chambouler nos habitudes.

Et nous ne voulons pas que des idées fausses fassent écran entre le réel et nous, même si elles sont sacrées. Car nous cherchons avant tout un monde réel et, si possible, qui dure longtemps. Après notre jardin des découvertes, en voici un deuxième que nous cultivons ensemble : celui de la connaissance.

Quand nous avons bien jardiné, Mômmanh nous offre l'amour en prime.

Tout ceci pour te dire que, lors de notre arrivée à Ouagadougou, puisque que nous étions de jeunes adultes conscients qu'ils ne seraient jamais tout à fait mûrs, et que nous partageons ce don bénéfique de curiosité insatiable, notre capacité d'émerveillement était encore bien forte. Elle n'était plus aussi vive cependant que celle du bébé qui essaie d'attraper un pigeon : découvrant avec stupéfaction que l'animal s'envole, il crie son plaisir et applaudit à cet exploit de l'oiseau. Non ! Dans la Deudeuch qui parcourait les rues de cette bizarre capitale d'un monde nouveau, nous ne battîmes pas des mains en poussant des cris d'étonnement et le collègue directeur n'eut pas à s'inquiéter de notre comportement.

Nous avons d'abord traversé des quartiers pauvres : enclos que là-bas on appelle « concessions », entourés de murs de terre plus ou moins détruits par les pluies ; cases rectangulaires, en terre également, au toit de tôle ondulée plus ou moins rouillée, semblable au toit de nos hangars et qui, tout comme ces derniers, évoquent les croûtes de vilaines plaies sur la face de la terre, cases rondes aussi, au toit de chaume, un peu plus dignes ; des tas d'ordures par-ci, par-là ; quelques arbres grands comme des tilleuls, au feuillage abondant d'un vert plein de santé, touches d'optimisme dont on nous dit que c'étaient des manguiers venus de l'Inde et qu'ils portaient des fruits délicieux ; partout des enfants dont quelques-uns étaient entièrement nus, le corps parfois couvert de cendre ; des chiens efflanqués, des poules, des chèvres, des cochons, et même, il me semble bien, au détour de quelque poussiéreuse rue en terre rouge, un cheval vraiment maigre qui paraissait attendre la fin du monde, ou encore un étrange animal appelé « zébu » et qui ressemblait à une vache, avec de grandes cornes, affublée d'une ridicule bosse sur le dos, laquelle bosse tressautait de manière grotesque comme un sein de vieille.

Je me demandais ce qu'on pouvait bien faire dans ces enclos familiaux appelés « concessions ».

Outre la saine curiosité dont je t'ai parlé, jeunesse oblige, j'étais entraîné par le désir d'en mettre plein la vue à nos connaissances, lesquelles ne pourraient manquer d'être de plus en plus nombreuses, lors de nos retours en France. Je les imaginais, chuchotant à mon approche : « Tiens. Tu as vu qui est là ? C'est Michel. Mais si, on t'en a sûrement parlé, Michel l'Africain, celui qui connaît l'Afrique comme sa poche. Il faut écouter ce qu'il raconte : c'est fascinant. Il a tout vu, tout compris ! Avec lui, tu sais tout sur l'Afrique et les peuples noirs. Incollable ! Et puis, il fait un sacré travail, là-bas ! Extraordinaire !

Avec lui, c'est le continent tout entier qui va changer. Attends quelques années... Oh ! Mettons quelques décennies, et tu verras : l'Afrique Noire nous en mettra plein la vue... Il y aura de belles femmes noires sur les Champs-Élysées, des corps de statues bien sûr, mais souples, sensuelles, mystérieuses... Tu vois ? Et puis, on verra des produits africains partout : ce sera comme pour les produits japonais,

maintenant. En plus de la danse et de la musique noires, il y aura la mode, le cinéma, la peinture, la science, la littérature... Ce sera tout nouveau et formidable, tu verras. Il y aura un nouvel Einstein, tout noir. Et quand tu voudras aller faire un tour sur la lune, tu embarqueras peut-être sur un vaisseau spatial africain... »

Alors ?... Diras-tu encore que mon délire était totalement égotiste?... D'accord : j'en avais quand même une sacrée couche. Cependant, après m'être décrassé du mieux que j'ai pu de ce délire de gloire, je continue malgré tout d'espérer que le rêve d'une Afrique prospère et créative se réalisera.

Découvrir les secrets de l'Afrique qui s'épandaient au grand soleil dans les enclos familiaux appelés « concessions » ? Il n'est pas si facile d'entrer dans l'intimité des cultures noires, même si tu es gentiment invité. Il y avait là, pour nous barrer la voie, plusieurs obstacles que nous ignorions, à commencer par ces idées fausses dont je t'ai déjà parlé. Entre nos peuples, d'énormes différences de niveau de vie et de culture constituent d'autres barrières dont quelques-unes sont bien évidentes. En voici quelques échantillons.

Dans nos pays occidentaux, nous avons un grand souci de l'hygiène et des précautions diverses qui garantissent approximativement notre vie jusqu'à un âge avancé, et nous tenons beaucoup à ne pas mourir avant d'avoir reçu, au minimum, notre quota d'années. Eh bien, l'extrême pauvreté des Burkinabés ne leur permet pas de telles exigences et ils vivent en compagnie de la mort. Du moins, c'était ainsi il y a un quart de siècle et, compte tenu de l'extrême lenteur des progrès dans l'Afrique Noire, je ne crois pas que cet aspect de la condition humaine ait beaucoup changé.

Ils s'exposaient à toutes sortes de maladies et, dans la plupart des cas, ils n'avaient pas les moyens de payer des soins efficaces. Pour commencer, les villageois, de même que certains citadins, buvaient de l'eau insalubre. Pourtant celle-ci ne pouvait être plus naturelle puisque, généralement, elle provenait directement d'une sorte d'étang qui se remplit à la saison des pluies et qu'on nomme « marigot ». Cette eau est habitée par des colonies de parasites en tous genres, absolument naturels eux aussi, et elle n'était ni traitée, ni bouillie, ni filtrée, ni rendue potable par aucun

procédé. En la buvant, avec juste un peu de chance, on attraperait plusieurs infections dont quelques-unes sont mortelles.

Si ce moyen échouait, il en existait plusieurs autres pour inviter la mort à son repas. Voici l'un des plus simples, réservé toutefois aux habitants de la capitale : déguster sans précaution une tendre laitue que le jardinier avait régulièrement et très soigneusement arrosée avec l'eau de l'égout à ciel ouvert qu'un de nos amis appelait familièrement le « Rio del Merdo ».

Le climat est, semble-t-il, propice au développement rapide des virus, des microbes, des amibes, des vers et des larves en tous genres. Un grand nombre d'animalcules convoitent ton corps pour y tailler des beefsteaks et y creuser les cavernes où habiteront leurs colonies. Ils attaquent par les airs, par la terre, par voie d'eau également et ils savent très bien utiliser les viandes et autres aliments parasités en guise de Cheval de Troie. Amateurs de nouveautés, tu as là plusieurs plateaux de surprenantes maladies exotiques : le paludisme bien connu, mais aussi des amibiases, des bilharzioses, des filarioses, le ver de Guinée, l'onchocercose... Si un excès de nouveautés te donne le vertige, l'Afrique généreuse tient également à ta disposition un bel assortiment de nos maladies familières : rougeole, méningite, hépatite, fièvre typhoïde...

Voici un aperçu des conditions ordinaires de l'hygiène à la campagne, que l'on appelle brousse, là-bas. Sache qu'à la ville, où presque tous les citadins sont venus récemment de la brousse, la santé n'est guère mieux protégée.

Eh bien ! Chez le paysan burkinabé, le service de la table était très simple. Sur la terre poussiéreuse on disposait parfois une natte de paille tressée, mais ce n'était pas une règle impérative. Toute la famille s'asseyait autour, par terre, et le plat unique était déposé au centre. Chacun y puisait avec ses mains jusqu'à ce que tout fût consommé. L'eau, je vous en ai déjà parlé. Non seulement, c'était la boisson courante, mais elle servait également à laver les aliments, les pots, les Calebasses et autres récipients culinaires. A supposer que tous les convives se fussent lavés les

mains, ce que je ne pouvais vérifier, cette même eau naturelle y avait déposé ses empreintes.

Vous avez compris : accepter de prendre part à un repas dans une de ces mystérieuses « concessions », accepter ne serait-ce qu'une gorgée d'eau ou de cette bière de mil qu'ils appellent « dolo », c'était comme si tu allais recevoir le baiser du pestiféré.

Une fois, je ne trouvai aucun moyen qui ne parût pas offensant pour négocier un refus et je me retrouvai assis dans la poussière en compagnie d'une famille paysanne. Au centre du groupe, dans une grandealebasse, se trouvait le plat du jour, censé être un régal : des « pois de terre » !... Comme tout le monde, sans même penser à me laver les mains, je piochai dans la communealebasse quelque chose qui ressemblait à des pois chiches ; quand je les croquai, sous mes dents quelque chose crissa que je pris pour des grains de sable contenus dans la terre restée attachée aux fameux pois. Cette interprétation est peu vraisemblable, mais je ne pus la vérifier. Pour faire glisser les choses jusque dans mon estomac affolé, je pus boire, à une autrealebasse commune, quelques rasades de bon dolo, aigrelet, évoquant vaguement certains cidres de mon enfance, mais néanmoins très, très louche. En fait, je ne suis nullement autorisé à te rapporter le goût de ces aliments car la peur m'empêcha d'y prêter attention.

Dès que la bienséance m'y autorisa, je m'éloignai dans la poussière ocre et j'allai me réfugier dans la case qu'on m'avait attribuée. J'y restai le temps de trouver un remède à la panique qui m'envahissait. Cette expérience fut gratuite : aucune colonie de parasites ne s'installa dans mon corps. Par la suite, je sus toujours trouver le moyen de refuser ce genre d'invitation et ce, je l'espère, sans vexer personne.

Comment les cultures peuvent-elles s'entendre et s'enrichir sans se détruire ?
--

N'y avait-il pas déjà, là, une barrière infranchissable entre ces peuples et nous ? Eh

bien, non ! En fait, la plupart des obstacles que j'ai évoqués, sinon tous, peuvent être franchis. Mais, pratiquement à chaque fois, il faudra y mettre patience et ténacité.

D'une manière générale, pense que nous avons nous-mêmes érigé ces barrières, laborieusement, au cours de notre lutte pour vivre indéfiniment. Et voici le moment venu de les abaisser, ces maudites barrières, maintenant que toute existence humaine peut s'exprimer à l'échelle mondiale. Les hommes doivent être capables de comparer leurs modes d'existence respectifs et d'en tirer profit, à la manière dont les femmes peuvent se présenter mutuellement et commenter leurs toilettes, enrichissant ainsi leur arsenal de séductrices, sans pour autant se voler dans les plumes.

Difficiles à présenter et à discuter sont les idéologies. Pour commencer, les interlocuteurs doivent admettre qu'ils ne détiennent pas forcément la vérité, mais qu'ils obéissent à des croyances. Face à ceux qui croient aux esprits maîtres de l'univers, nous aussi, les occidentaux, nous devons reconnaître que nous croyons en une autre explication : la matière dénuée de tout esprit aurait engendré la vie laquelle aurait donné naissance à notre âme mortelle.

Admettre, le temps de la discussion, que nos croyances sont des croyances et non des vérités premières.

Si les hommes parvenaient ainsi à baisser leur garde idéologique, le temps de jeter un regard curieux par dessus la haie de leur voisin, il arriverait moins souvent qu'ils égorgent leur semblable pour un banal délit d'opinion.

Cependant, quelle que soit la culture qui les a formés, la plupart des gens se contentent de mettre en pratique les croyances de leur idéologie. Ils ne sont capables ni de les justifier ni de les discuter : c'est là le rôle des théologiens, ou des idéologues, ou des membres du comité d'éthique de notre douce France. Ce sont donc ces gens-là, ces grands prêtres, qui devraient se concerter pour comparer et tenter d'accorder leurs idéologies.

Il est plus difficile encore d'apprécier mutuellement des règles de vie qui s'appuient sur des croyances oubliées. Vous savez qu'il faut en faire l'histoire ce qui, bien souvent, nécessite la contribution de spécialistes. Les historiens viendront donc éclairer les débats.

Mais j'ignorais alors tout cela...

Oui, je me souviens : je vous ai tous abandonnés, voici un bon moment, en pleine chaleur tropicale et sans le moindre rafraîchissement, au milieu de Ouagadougou, capitale inconnue d'un pays inconnu, dans la Deudeuch du collègue directeur que nous appelions encore « Monsieur ». Rassurez-vous le voyage se déroule normalement et nous arriverons à l'heure prévue.

Il y avait une ambiance qui nous était sympathique : attitudes à la fois nonchalantes, souples et gracieuses, vigoureuses aussi. Visages souriants et même rieurs, bien souvent : rires et sourires sous les haillons. Rire facile et communicatif, grand rire convivial de simple bonne humeur, rire sans-gêne et sans méchanceté qui envahit l'espace et vous remonte le moral.

A Paris, tout le monde est pressé. Ne serait-ce pas dû à quelque maladie mystérieuse qui ravagerait les villes des pays « modernes » ? En tout cas, le mal est très contagieux : moi qui, tel un lézard au soleil, voudrais simplement flâner sur les quais de la Seine, il m'entraîne à me précipiter vers un but que j'ignore. A Ouagadougou, seuls étaient pressés quelques « Toubabous », c'est-à-dire des Blancs. Les Noirs, eux, prenaient tout leur temps comme si déjà, ils avaient été installés dans l'éternité.

Je viens d'employer deux termes qui étaient tabous : celui qui les aurait malgré tout utilisés pour appeler « chat » un chat aurait risqué d'être accusé de racisme. Tel est le poids de la charge affective accumulé sur ces deux simples mots au cours des siècles. Il fallait donc dire : les Africains, les Européens.

Nous passâmes par une large avenue bordée de curieux arbres, à la fois tordus et noueux, puissants et fragiles : des « caillcédrats », nous dit-on, une variété locale d'acajou, au bois dur mais sans grande valeur. C'était l'avenue des ministères et des grandes ambassades, au bout de laquelle se dressait le palais présidentiel. C'était l'avenue de la dignité internationale et des Mercédès noires. Le collègue directeur nous informa qu'on appelait cette avenue « les Champs-Élysées ». Je ne sais plus si tel était son vrai nom ou bien si on la surnommait ainsi par dérision. Sur le terre-plein central poussait une herbe, bizarre comme toutes les plantes d'ici. Ce devait être de la vraie herbe tout de même, puisque quelques bourricots en liberté la broutaient hardiment. Là au moins, il n'y avait ni cochons ni volailles, à l'inverse des quartiers populaires de la ville.

Nous roulions donc sur l'avenue la plus solennelle et la plus riche du pays. Pourtant, c'est ici, paradoxalement, que commença de prendre consistance, dans mon

être, le concept de la « pauvreté du tiers-monde » lequel, jusque-là, n'avait été qu'une idée creuse, l'emballage de ce que j'allais découvrir au Burkina Faso. Quelques immeubles modernes de modestes dimensions, le bitume de la double avenue bien rectiligne, mais ne dépassant guère un kilomètre, les lampadaires électriques, quelques arbres, quelques plantes d'ornement, l'ensemble plutôt désaccordé et plus ou moins fleuri, plus ou moins mal entretenu : là s'arrêtait ce pauvre luxe. Les trottoirs en terre étaient boueux, car il avait plu ; il y avait des flaques d'eau dans les cours ; nombre de constructions attendaient, depuis longtemps sans doute, d'urgents travaux d'entretien ; de maigres plantes sauvages s'obstinaient à vivre dans ce milieu difficile que leurs haillons contribuaient à défigurer. C'est à peu près tout le luxe que le peuple burkinabé pouvait offrir aux hommes censés le représenter, aux dirigeants de l'état, pour qu'ils pussent officier dans un cadre somptueux, digne d'être montré au regard des nations.

Fallait-il qu'ils fussent pauvres !...

Il est vrai que, de surcroît, ils n'avaient guère le sens de l'état, mais ceci, je le découvris plus tard.

Au bout et en bas des « Champs-Élysées », nous entrâmes dans le quartier du commerce moderne, construit autour du Grand Marché. Par « commerce moderne », entends celui des produits importés, l'incroyable diversité de biens et de services que ne pouvait fournir cette économie quasiment préhistorique. Chaque fois que le collègue directeur nous donnait une information, nous laissions échapper des « Oh ! » et des « Ah ! » : nous fûmes étonnés, une fois de plus, en apprenant qu'une bonne partie des commerçants étaient des Libanais et les autres, des Français.

« - Que font les Libanais ici ? Et pourquoi pas des Burkinabés ?

- Une question à la fois, s'il vous plaît. Les Libanais sont de bons commerçants ; ils font des affaires dans toute l'Afrique francophone. Deuxième question : les Noirs pratiquent surtout le petit commerce, rarement l'import-export. Avec eux, il faut tout marchander. Vous verrez : au début, c'est amusant, mais on ne dispose pas

toujours de deux journées entières pour faire son marché.

- Ah bon ? »

Le Grand Marché était un immense hangar couvert de tôles qui n'étaient pas encore rouillées, planté au milieu d'une place bitumée. Il était déjà trop petit pour contenir la foule des petits commerçants qui débordait de tous côtés et envahissait toute la place, s'arrêtant de justesse au ras des rues. De ce lieu, où se faisaient des rencontres en tous genres, montait un brouhaha confus de cris, de rires et d'odeurs souvent fortes, mais pas nécessairement appétissantes.

J'appris plus tard que ce grouillant marché était aussi une réserve de figurants pour un spectacle appartenant à la culture locale: quand il fallait un accueil populaire et chaleureux à une éminente personnalité, les autorités envoyaient des rabatteurs sur le Grand Marché ; leur mission consistait à persuader les gens de se rendre spontanément et en foule sur le parcours du cortège officiel pour découvrir et acclamer leur idole du jour.

Ici encore, au cœur de la ville, la pauvreté s'affichait : trous dans le bitume, papiers et détritrus épars, un peu de poussière volante ou de boue selon le temps, tôle ondulée, beaucoup d'immeubles mal entretenus. On devinait bien un projet architectural pour cette place centrale, mais sa réalisation était aussi bâclée qu'inachevée. Dans ce pays pauvre aux lendemains incertains, les commerçants étrangers souhaitaient ne bâtir que du précaire, afin de pouvoir se replier aisément si leurs affaires étaient menacées. Enfin, une troisième cause expliquait l'indigence du décor: à l'instar de nombreux peuples dont le mode de vie est encore bien proche de la préhistoire, pas plus qu'ils n'avaient le sens de l'état, les Burkinabés n'avaient pas non plus le souci de soigner le cadre public de la vie.

<p>Comment s'est faite l'évolution du cadre matériel de l'existence humaine : du clan vers l'état-monde. Pourquoi les Burkinabés n'ont-ils guère le sens de l'état ?</p>
--

Oui, comme nous l'avons vu, le type existentiel humain favorise l'hypertrophie de l'ego, ce qui nous amène à choisir une famille sociale, alias « patrie », au plus près de nous. Au cours de l'évolution historique, nous avons connu le clan, la tribu, l'état-nation, l'état multinational, et nous sommes probablement en route vers l'état-monde.

Eh bien l'état burkinabé, ex-colonie qui rassemble plusieurs dizaines d'ethnies, était encore loin d'être une patrie dans le cœur de ses habitants : ils appartenaient à leur clan et à leur petite nation. Ils étaient de tel clan, dans tel village, ils étaient des Mossis, ou des Gourmantchés, des Bobos, des Dioulas, des Peuhls, des Dogons, des Lobis... Ils n'étaient pas des Burkinabés, ou vraiment si peu. Ils n'avaient donc pratiquement aucun devoir envers ce qui n'était pas leur patrie : le Burkina Faso, le pays qui n'existait pas encore.

Un seul exemple : le fonctionnaire burkinabé utilise au profit de sa famille et de son clan tout ce qu'il peut soustraire à l'état. Est-il malhonnête ? Non, car il ne volera jamais ni sa famille ni son ethnie. Sa conscience est en paix : c'est un honnête homme. C'est aussi un fonctionnaire ordinaire. Quant au peuple, il ne le condamne pas : il voudrait bien être à sa place.

Imagine maintenant son homologue dans un vieil état-nation qui est en même temps une patrie, comme la France. Ce fonctionnaire détourne

lui aussi les deniers publics, mais ce n'est pas au profit de son ethnie : il a mauvaise conscience, le peuple le maudit, enfin, il n'est pas un fonctionnaire ordinaire mais une exception.

Ce comportement à l'égard de l'état, nous le retrouvons chez tous les peuples qui bien souvent vivaient encore en clans et que l'on a installés dans des états modernes qui ne sont pas leur patrie : états artificiels découpés par les géomètres, comme des tranches de viande dans la chair d'un animal vivant.

Mais, là encore, il nous était impossible de comprendre tout cela. Nourris de nos idées reçues, nous étions, je vous le rappelle, convaincus que ce pays nouvellement libéré entraînait dans une ère de progrès fulgurants auxquels nous venions participer.

A cette époque, la capitale n'avait guère plus de cent mille habitants, alors qu'il y en aurait maintenant plus de sept cent mille dont je me demande de quoi ils peuvent vivre. Pour que la campagne puisse nourrir tant de citadins, il faut que les paysans aient fait de vrais progrès et l'aide internationale aussi. Donc, la ville n'était guère étendue. Après avoir traversé le centre, puis une petite zone de résidences pour riches, nous fîmes deux ou trois kilomètres dans les faubourgs, les mêmes que ceux précédemment décrits, avec leurs « concessions » habillées d'un peu de cultures et d'élevage, selon le goût de ces nouveaux citadins encore attachés au mode de vie paysan ; il faut dire que cette agriculture en ville aide à survivre quand le travail citadin vient à manquer, ce qui est fréquent.

Faut-il renoncer à l'espoir d'un paradis sur terre ?
--

J'avais hâte de commencer mon travail pour les aider à installer leur paradis sur terre.

Suis-je idiot ? J'y crois encore, à ceci près que le naïf paradis de ma jeunesse a été remplacé par un chantier perpétuel de création continue ce qui, je l'espère, fera plaisir à Mômmanh.

A la sortie de la ville, nous fûmes presque éblouis par un espace plat à la forme allongée, ayant à peu près la même surface que vingt terrains de football et qui, tel un miroir géant, réfléchissait la lumière aveuglante du soleil. C'était un lac artificiel que le collègue directeur appela « barrage », l'un de ceux qui alimentent la capitale en eau. Quelques pêcheurs en barque lançaient leur épervier et leur geste était beau comme ceux que nous avons pu voir ailleurs dans le monde : je veux parler de ce filet qui, habilement jeté, s'ouvre comme la corolle d'une fleur avant de se refermer dans l'eau, gardant les poissons prisonniers dans ses mailles.

Il y avait aussi des pêcheurs à la ligne, des lavandières, des vendeurs de poisson, des femmes et des fillettes qui venaient puiser de l'eau, et aussi des passants à pied, à bicyclette, en charrette... qui pataugeaient gaiement dans l'eau du radier.

J'allais oublier les grappes d'enfants accrochés, qui à un tronc d'arbre à demi immergé, qui à une langue de terre, qui à une barque. C'étaient presque uniquement des garçons, quasiment nus, voire totalement, et dont les dents blanches, encore loin d'être cariées, écrivaient un large sourire joyeux qui éclairait les jeunes corps à la peau sombre luisant doucement au soleil.

« - Les « Bigas » s'en payent une tranche. Je crois bien que c'est eux qui ont raison, dit notre conducteur directeur.

- Pardon ?...

- Oh ! Excusez-moi. Ici, nous appelons les enfants des « Bigas ». Ce doit être le terme « mooré », la langue des Mossis, le peuple majoritaire dans ce pays.

_ Il y a donc plusieurs langues

- Oh, rassurez-vous. Tout le monde comprend au minimum un peu de Français.

Oui, il y a une bonne soixantaine de langues ou de dialectes locaux. Je disais donc que les Bigas, ou les gosses si vous préférez, sont bien partout les mêmes : ils

raffolent de l'eau.

- On peut donc se baigner ici. Par une telle chaleur, ça doit faire du bien.

- Oui, mais si vous tenez à la vie, n'allez surtout pas faire comme ces bigas. Dans l'eau des barrages, ou celle des marigots qui est encore pire, on attrape toutes sortes de cochonneries, parfois très graves.

- Et ces enfants, ils n'attrapent rien.

- Moins que nous : ils sont chez eux, leur organisme a construit ses défenses. Et puis, il en meurt un de temps en temps : c'est ainsi.

- Ah bon !... »

Il avait plu la veille et le trop-plein du barrage s'écoulait par-dessus la route vers un vallon galeux situé en contre-bas. Ce genre de déversoir qui servait en même temps de gué pour les usagers de la route, le directeur l'appela un « radier ». La Deudeuch s'y engagea hardiment. L'eau atteignit presque le bas des portières. A peine eus-je le temps de craindre qu'elle n'éteignît le moteur, nous laissant plantés au milieu du radier : nous étions déjà de l'autre côté et nous poursuivions notre route.

« - Amusant, n'est-ce pas ? C'est sans danger. Il arrive quand même, (Mais rassurez-vous, c'est très rare. », il arrive qu'après une pluie exceptionnellement forte, la traversée soit impossible : alors, on passe une nuit à Ouaga.

- Il y en a beaucoup, de ces radiers ?

- Quelques-uns, mais j'aimerais en voir cent fois plus. Des barrages comme celui-ci, c'est la vie et l'avenir de ce pays. Sans barrages, la pluie, venue de la mer, y retourne presque aussitôt, après avoir fait beaucoup de dégâts et un tout petit peu de bien. Grâce à des retenues d'eau comme celle-ci, nous pouvons la garder plus longtemps, le temps qu'elle fasse pousser de quoi manger pour tout le monde. Mais vous arrivez tout juste : vous ne voulez quand même pas tout comprendre le premier jour ?...

- Non, bien sûr.

- Vous verrez : on est bien ici. Les gens sont très gentils. »

Nous avons déjà appris, mais sans vraiment le réaliser dans nos esprits, que ce pays connaissait deux saisons : la saison des pluies et la saison sèche. Les noms,

pour nous si familiers, de printemps, été, automne, hiver, noms que nous croyions universels et ce en dépit de moult leçons de géographie, eh bien, ces mots pourtant bien civilisés n'avaient aucun sens ici. L'homme a beau s'inventer un Orient de rêve et un fantastique univers intergalactique, qu'est-ce qu'il peut avoir comme peine à seulement sortir de son trou !...

Donc, en saison des pluies, l'eau du ciel arrive, le plus souvent, au cours de violents orages qui peuvent déraciner des caïlcédrats centenaires, grands comme des chênes, orages qu'on appelle des « tornades ». Une mitraille d'énormes gouttes dégringole du ciel telle une cascade : souvent, en moins d'une heure, il tombe autant d'eau que pendant un mois ordinaire en Bretagne. Des rues, des portions de routes aussi, se transforment en torrents ; provisoirement, les radiers deviennent infranchissables. Les plantes assoiffées ne profitent pas comme elles le voudraient de ces trombes d'eau galopante qui, à peine arrivée, fonce vers la mer, emportant tout ce que sa force lui permet d'arracher : des morceaux de bonne terre, essentiellement.

Après la saison des pluies, pendant une période qui dure au moins six mois pour cette région de Ouagadougou, c'est la saison sèche. Attention : sauf exception extrêmement rare, il ne tombe pas une goutte d'eau et tu peux dormir à la belle étoile. Les herbes de la savane se dessèchent rapidement et la moindre étincelle suffit pour les enflammer. Vers la mi-saison souffle l'harmattan qui, inlassablement, en même temps que la poussière qui salit le bleu du ciel, transporte aussi la méningite et quelques autres maladies.

Pour les Burkinabés, le beau temps aurait consisté en une douce pluie de chez nous, nocturne de préférence, qui aurait rafraîchi la terre calcinée, lavé le ciel et purifié l'atmosphère... Aussi, pendant cette saison malade, quand la radio disait : « Beau temps clair et ensoleillé sur l'ensemble du territoire. », on se demandait si le journaliste faisait de l'humour ou s'il récitait par cœur une formule apprise au cours d'un stage en France.

A notre arrivée, c'était le mois d'août, le cœur de la saison des pluies et des cultures. La tornade de la veille avait laissé des flaques d'eau dans les trous de la route, et avivé les couleurs.

Ici, je dois te présenter la latérite. En climat tropical, l'action conjuguée de la pluie et du soleil provoquent la formation, dans le sol, d'une couche de terre rouge infertile : c'est la latérite. La sécheresse prolongée la fait durcir jusqu'à former une cuirasse impénétrable pour les racines, pratiquement stérile. Quand la pluie sauvage des tornades a emporté la mince couche de bonne terre végétale, il ne reste plus que cette carapace rouge, comme un rire de dragon. C'est ce qui arrive quand les cultures et l'élevage sont mal conduits : il se forme de grandes étendues de désert latéritique.

Eh bien, la latérite sert quand même à quelque chose : on l'utilise pour recouvrir les routes. Il s'y forme de grands trous, principalement quand la pluie les a fragilisées. Pendant la saison sèche, les voitures et les camions y déplacent leur traîne de poussière rouge, comparable à la queue d'une comète.

Un autre phénomène agresse les véhicules motorisés, leurs passagers et leur cargaison : c'est la tôle ondulée. Au grand soleil, le revêtement latéritique se dilate et forme d'épaisses stries transversales si bien que la route ressemble à un ruban de tôle ondulée rougeâtre. Ce phénomène est atténué pendant la saison des pluies, mais il subsiste néanmoins.

« - Sur la tôle ondulée, annonça notre conducteur, il faut rouler soit au pas, soit à un minimum de 80. Entre les deux, la voiture tombe en morceaux et vous vous retrouvez assis sur la route. »

En ferrailant d'inquiétante façon, Deudeuch prit donc son élan pour accrocher la vitesse de survie. Nous devions parcourir une quinzaine de kilomètres avant d'atteindre Kardougou, le village où était implantée notre école. Nous venions de quitter la ville pour entrer sur le domaine des paysans, et pourtant, nous n'étions pas dans la campagne.

« - Ici, les paysans ne vivent pas à la campagne : ils vivent en « brousse ».

- Ah bon ?...

- Eh oui ! C'est comme ça ici. Vous arrivez dans un autre monde. En France, toute la terre est domestiquée ; en Haute-Volta, elle est le plus souvent à l'état sauvage. Les paysans pratiquent ce que l'on appelle la culture itinérante sur brûlis. Autrement dit, ils défrichent par le feu un coin de brousse où ils vont faire leur champ ; ils le cultivent quelques années, sans engrais, jusqu'à ce que plus rien de convenable ne pousse, parce que la terre est épuisée ; alors ils demandent au chef de terre du village la permission de défricher un autre coin de brousse. Et puis, il vous faut savoir qu'ici, la terre ne peut être une propriété privée : elle appartient au village. C'est pourquoi le terrain où une famille construit ses cases s'appelle une concession et non une propriété. Bizarre ! Bizarre !... autre pays, autre temps, autres mœurs. Vous savez, j'ai parfois l'impression d'être tombé sur une autre planète. »

Sur ce trajet, la « brousse » avait un caractère particulier dû à l'emprise de la ville toute proche : presque toutes les terres étaient cultivées. Sous le bleu éclatant du ciel, deux couleurs dominaient le paysage : le rouge de la route et de quelques plaques de latérite dénudée, le vert des cultures.

Au milieu de toutes les plantes qui m'étaient étrangères, je reconnus quand même une culture familière : du maïs. Il y avait aussi une plante qui lui ressemblait, et dont la tige était plus haute encore ; en fait, nous apprit le directeur, ce que je voyais là n'était pas toujours la même céréale, mais deux espèces voisines : le sorgho ou gros mil, et une autre espèce qu'on appelait « petit mil ». Cependant, puisque leurs graines avaient à peu près la même saveur et surtout la même fonction, celle d'aliment de base, les Africains avaient fondu ces deux espèces en une catégorie unique : c'était le mil, la céréale nourricière dans l'Afrique tropicale. Elle composait presque entièrement l'unique repas quotidien des paysans burkinabés. Aussi, je fus stupéfait quand le directeur m'apprit que le rendement moyen était inférieur à 300 kilos/ha., vingt fois moins que pour le blé en France !...

Malgré cet incroyable démenti, en voyant l'étendue verdoyante des cultures, je gardai l'impression d'une certaine opulence. Je ne savais pas encore qu'en saison

sèche, le même paysage n'évoquerait plus la prospérité, mais plutôt la fourrure aux trois quarts pelée d'une bête malade et famélique. En tout cas, ce jour-là, je tenais à garder mon impression fautive, conséquence des illusions que j'apportais avec moi et dont la plupart n'allaient guère tarder à se dissoudre dans la réalité brutale.

Pour une économie mondiale, faut-il un état-monde ?

Et maintenant ? Maintenant que mes cheveux ont blanchi et que je suis revenu de tout, je crois à nouveau que ce pays peut devenir un splendide jardin. Maintenant, les hommes ne devraient plus tarder à prendre cette décision révolutionnaire : cesser de se comporter comme des andouilles. Je sais : tu as entendu cela des milliers de fois et c'était toujours le signe annonciateur d'une fumeuse utopie. Permets-moi quand même de présenter celle que Mômmanh m'a inspirée.

Vois l'humanité entière comme une colonie d'êtres vivants particulièrement intelligents et performants. La planète terre est leur domaine. Ils ont les capacités d'y développer la vie et d'y produire suffisamment de richesses pour que l'existence humaine s'engage résolument sur les routes du cosmos, vers les deux infinis du temps et de l'espace. Au lieu de cela, que voit-on ?... Des abrutis qui se tapent dessus et s'entretuent.

« - Comment faire ?... - C'est à toi de le trouver. A toi et à tous les autres. Je te propose quand même une piste. »

L'économie libérale, dans les pays développés, produit d'énormes richesses qui vont croissant. On sait maintenant réguler ce système, à l'intérieur d'un état, de façon à éviter les crises graves. Ainsi, notre gouvernement français impose aux acteurs de l'économie le respect d'une pléthore de règles qui garantissent la qualité des produits, les salaires, la stabilité de la monnaie, les conditions de travail, la protection des chômeurs... Par exemple, il est quasiment impossible en France de cultiver du pavot ou de vendre des armes à n'importe qui, comme on vend du beurre.

Mais le marché est devenu mondial alors qu'à une telle échelle, on ne parvient pas encore à le diriger. On en est même bien loin.

Alors ?

Alors, les façons de gagner de l'argent interdites dans un pays, on va les pratiquer dans un autre : culture de coca, de pavot, de cannabis, trafic d'armes, d'organes, d'enfants, de sexualité perverse,... évasion fiscale, pillage des ressources naturelles, dégradation de la biosphère, travail des enfants, exploitation des salariés, esclavage, pratiques mafieuses, étranglement de l'avenir humain,... Faut-il continuer la liste qui couvrirait sans doute un volume entier ?

Ainsi, quand un état veut réguler l'économie de telle sorte qu'elle donne du travail et des richesses à tous et qu'elle serve au mieux le développement de l'existence, il se trouve toujours d'autres pays pour réduire à néant ses efforts rien qu'en lui faisant une concurrence déloyale. Et de plus, à cause de cette concurrence mondiale, tous les pays vivent sous la menace permanente de récession et de chômage, menace qui finira bien par se concrétiser.

Toutes ces plaies qui ravagent l'économie mondiale, un état qui vivrait en autarcie saurait en venir à bout. Si une autorité mondiale disposait, à l'échelle planétaire, des mêmes pouvoirs que cet état, elle aussi pourrait assainir l'économie de notre espace existentiel d'action : elle gouvernerait le marché mondial.

L'humanité possède les ressources naturelles, les connaissances scientifiques, le savoir-faire, les machines pour produire de quoi donner le confort et la liberté à tous les hommes. Peut-être faudra-t-il veiller cependant aux risques de surpopulation. Le marché mondial est une gigantesque entreprise capable de satisfaire les besoins de l'humanité entière. La direction de ce précieux ensemble est confiée à près de deux cents états dont chacun s'occupe d'abord de ses propres intérêts. L'homme, le seul être conscient de la planète, celui auquel Mômmanh a confié son destin, serait-il fou ? Embarquer l'humanité dans un autocar conduit par deux cents conducteurs !... Quand va-t-il se décider à doter le marché mondial

d'une direction unique, avec des moyens d'action au moins aussi efficaces que ceux d'un état moderne ?

Puisque la Terre est un village, quand aura-t-il son maire ?

Et nous verrons l'homme, son intelligence enfin libérée, gérer au mieux sa planète, comme un bon paysan ?

Alors ? « C'est pour quand ? »

Mais, regarde bien. Ce n'est pas seulement l'économie qui s'est mondialisée, c'est peut-être l'existence humaine tout entière. Voyons, voyons.

<p><i>Puisque la Terre est un village, quand aura-t-il son maire ?</i></p>
--

Le territoire et les hommes avec lesquels nous pouvons agir pour réaliser notre existence, je le nomme champ existentiel d'action, c'est-à-dire accessible à notre volonté. A l'aube de l'humanité, ce champ était limité au clan et au territoire qu'il pouvait parcourir pour trouver sa subsistance. Après la découverte de l'Amérique, il s'est étendu à la terre entière mais il était encore possible, pour bon nombre de peuples, de se replier dans leurs frontières ainsi que le firent le Japon et la Chine. Et de toutes façons, presque toutes les activités de l'existence se déroulaient à l'intérieur des états.

Mais, par le développement « boule de neige » des sciences et des techniques, l'homme a étendu son emprise à toute la terre et même au-delà.

Maintenant, la part d'existence affectée par la mondialisation est de plus en plus grande sans qu'il soit possible d'inverser la tendance. Mais cette médaille a une autre face : positive, celle-là. Un empire planétaire aurait les moyens de gouverner : internet, satellites, missiles, transports, et que sais-je encore. Le président des Etats-Unis peut commander ses troupes n'importe où dans le monde aussi aisément que si elles se trouvaient sous les fenêtres de la Maison Blanche.

Jadis, une menace sur notre existence pouvait se situer hors du champ existentiel d'action : celle que firent peser sur l'Occident les Huns et, plus tard, les Mongols, ou encore le fléau européen pour les Amérindiens après 1492. Mais c'était exceptionnel et, surtout, les gens menacés n'y pouvaient pas grand-chose. Maintenant, un état peut priver d'eau ses voisins ou empoisonner l'air de la planète. Maintenant, des dizaines de menaces pèsent sur notre existence : pollutions en tous genres, risques nucléaires, surpopulation, fanatismes, épidémies, épuisement des ressources naturelles, drogues, trafics d'armes,... Grâce à la mondialisation, elles n'ont plus rien d'exceptionnel, ces menaces de notre temps. Mais, grâce aussi à la mondialisation, nous pouvons nous donner les moyens de les combattre.

Elles sont à la portée de notre volonté collective. Créons une puissante internationale et la terre entière sera notre champ existentiel d'action.

« La terre est un village ». Bien, mais alors, où est son conseil municipal ? Qui est son maire ?

Quand aurons-nous un gouvernement planétaire pour diriger au mieux l'existence planétaire ?

Et la Terre redeviendra le Jardin d'Eden que l'homme des temps anciens, mon ancêtre, crut voir à travers ses mythes. Et la Terre deviendra notre premier port d'embarquement pour les étoiles.

-1 : Mômmanh est le petit nom affectueux que j'ai donné à l'évolution.

A grande vitesse sur la tôle ondulée - 80 km/h. pour notre brave Deudeuch -, en dépit des trépidations et du nuage de poussière rouge qui nous accompagnait comme une traîne de sorcière, nous avons l'impression de glisser sur la route. Nous devions apprendre plus tard, à nos dépens, combien cette impression est juste : un coup de volant un peu nerveux suffit pour perdre le contrôle du véhicule qui se met en travers de la route puis s'en va folâtrer n'importe où jusqu'à ce qu'un arbre mal placé mette fin à ses velléités d'indépendance. Cette sorte de glissade sur route dura une bonne dizaine de kilomètres et notre conducteur fit tomber la vitesse pour s'engager, au pas, sur un nouveau radier dégoulinant d'eau. Nous étions arrivés au barrage qui alimente le village de Kardougou. Tout de suite, nous tournâmes à droite pour emprunter un chemin de latérite ourlé de verdure : nous étions sur le domaine de l'école.

Le collègue directeur nous conduisit directement à notre maison.

« - Voilà ce que l'administration nomme « villa » et que nous appelons familièrement une « case ». C'est chez vous. »

C'était un modeste « F3 », encore presque neuf, flanqué d'une terrasse en ciment abritée sous un auvent aux tôles de plastique transparent, appendice que nous dûmes appeler « véranda », pour parler la même langue que les autochtones. Notre case avait l'électricité, deux climatiseurs sans lesquels les moments de grande chaleur nous auraient été difficilement supportables, et l'eau courante ; bref, dans ce pays d'extrême pauvreté, ce logement de fonction faisait l'effet d'une résidence de grand luxe qu'on se contentait d'appeler « villa », puisque sa petite taille lui interdisait d'accéder au rang de château. Mais, ces différents aspects de notre logement, nous ne devions les découvrir que plus tard.

Pour l'instant, nous éprouvions un délicieux chatouillis de plaisir à la vue de notre case. Une vigoureuse liane à larges feuilles ombrageait la véranda ; ses multiples rameaux semblables à des cordes s'entrelaçaient, tissant une sorte de filet qui enserrait l'auvent transparent. Cette plante de là-bas, c'était une liane de Madagascar, nous dit le directeur. Était-ce vraiment la période d'une floraison ? Est-ce que ses fleurs étaient vraiment ainsi : grandes et gracieuses, charnues, gorgées de sève, sensuelles qui sollicitaient la caresse du regard, aux couleurs tantôt éclatantes, jouant hardiment leur sérénade endiablée, tantôt discrètes, invitant timidement à découvrir dans le recueillement leur délicate intimité ? Non, elles ne sont ainsi que dans mes souvenirs. Qu'importe, cette belle étrangère des tropiques symbolise les délices nouvelles que notre case nous invitait à découvrir, dans ce pays chaud peuplé de Noirs.

Oui, notre case nous plut d'emblée. Derrière, clos d'une haie d'acacias, il y avait un grand terrain dont je ferais notre jardin. S'y trouvaient déjà, parmi les herbes folles, des bougainvillées, des orgueils de Chine, un frangipanier, du manioc ornemental, un bananier... Là encore, notre horizon s'ouvrait sur des promesses de plaisirs inconnus.

Ce F3 planté dans la latérite d'un village de la savane africaine, c'était un élément de notre quotidien transplanté dans cet univers étrange. Dans un premier temps, il jouait le même rôle que le collègue directeur et sa Deudeuch : nous éviter d'être trop dépaysés, privés brutalement de nos aliments existentiels éprouvés sans avoir eu le temps d'en expérimenter d'autres.

Par la suite, peu à peu, nous découvrièmes que nous n'aurions pu nous adapter ici, ni même survivre, sans quelques éléments de notre confort occidental : en premier lieu, l'hôpital et tous ses médecins, puis le climatiseur, le réfrigérateur, l'électricité... qui nous paraissaient aussi importants que la fréquentation des Français ou celle des Occidentaux, fussent-ils américains.

Mais je ne peux quand même pas tout te raconter. Offre-toi le voyage, si tu le peux. Avec seulement autant d'imagination, d'espoir, de foi en l'homme que nous avions alors, tu ne pourras pas être déçu. Et tu ne seras pas le seul Occidental farfelu immergé dans une population noire, car des centaines d'O.N.G. conduisent des actions là-bas.

L'heure du repas ne tarda pas à venir ; pour ce premier déjeuner dans ce lointain « là-bas », nous étions invités à la table de Monsieur Lajoie, à la fois directeur, compatriote, collègue, et déjà presque ami.

« - C'est un repas tout à fait ordinaire, nous prévint-il. Ce soir, vous serez mieux reçus, en présence de tous les collègues et amis de Kardougou. Le travail reprend à quinze heures ce qui, après déjeuner, nous donne un temps largement suffisant pour une bonne petite sieste, une douche bien rafraîchissante, et même quelques activités d'intérieur, pendant que, dehors, le soleil canarde tout ce qui bouge. Bien entendu, vous ne prendrez le travail que demain. »

A l'intérieur de leur « case » juste un peu plus grande que la nôtre, bien close pour interdire à la chaleur d'entrer, Madame Lajoie nous attendait dans la pénombre délicieusement fraîche, en compagnie de leurs enfants, deux garçons presque adolescents. Nous prîmes place dans le coin salon. L'oeil malicieux, sûre de son petit

effet, Madame Lajoie agita une clochette de bronze. Un grand Noir arriva aussitôt : chemise blanche immaculée, chacune de ses joues marquée de deux ou trois cicatrices parallèles, signes qui désignent les adultes de son peuple ; il affichait une bonne volonté qui me parut d'autant plus naïve qu'elle était accompagnée d'un grand sourire.

« - Madame ?

- Grégoire, apporte-nous l'apéritif. Tu fais comme d'habitude. Et n'oublie pas les niama-niama », dit Madame Lajoie laquelle, se tournant vers nous, enchaîna :

« Avouez que ça vous épate, hein ? Eh bien non, nous ne sommes pas des colonialistes, et pourtant nous avons tous des boys, ici, parfois deux, et même trois. Ils font tout le travail de la maison, ce qui nous procure beaucoup de loisirs ; ils gagnent dix fois plus chez nous qu'en cultivant leurs champs et ils peuvent s'acheter une mobylette. Les boys sont contents, les patrons sont contents, tout le monde il est content. Alors, y a-t-il un problème ?... Je connais un brave garçon qui a déjà travaillé chez des Européens. Je vous l'envoie dès demain, Madame Dufour : ce sera votre premier boy. Et je vous expliquerai comment vous y prendre avec eux : car, si vous êtes trop gentils, ils vous prennent pour des imbéciles ; alors, non seulement ils ne fichent plus rien, mais en plus ils vident votre maison et ils se moquent de vous.

Pendant tout le repas, personne n'eut besoin de se lever pour le service.

Dès que l'un d'entre nous laissait deviner un désir du genre « Je prendrais bien encore un morceau de gigot et des flageolets », la maîtresse de maison, très attentive, agitait sa sonnette, et le vœu se trouvait exaucé.

La perspective d'employer un boy me mettait dans l'embarras. Nous, les camarades venus pour aider les Noirs à briser les dernières chaînes du colonialisme, nous qui voulions que l'égalité naturelle des hommes s'exprime concrètement dans le monde entier, nous n'allions quand même pas, esclaves de notre égoïsme, trahir ce qu'il y a de meilleur dans le communisme !...

Mais, vivre sans boy, c'était priver un jeune villageois d'un mieux-vivre pour lui, sa femme et ses enfants ; c'était leur ôter le bonheur de posséder une mobylette. Dans la conjoncture d'alors, peut-être que la marche vers la liberté des Noirs passait par des emplois de boy. Je trouvai que j'avais bien raisonné et j'en fis part à toute la tablée. Comme d'habitude, Jeanne avait conclu bien avant moi. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Elle voulait un boy comme tout le monde et ce d'autant plus que sa grossesse devenait évidente.

A la fin du repas, pendant que le boy servait les cafés, Monsieur Lajoie dit : « C'est quand même bien agréable de n'avoir ni table à débarrasser ni vaisselle à laver. Les enfants prennent de mauvais plis, ici. Ils croient que c'est normal d'être servis comme des seigneurs et, de retour en France, ils ont du mal à redevenir des citoyens ordinaires. En attendant, profitons de nos privilèges temporaires et allons faire un petit somme. Ici, tout le monde fait la sieste. C'est sans doute la grande chaleur qui nous crée ce besoin. Alors, autant vous y mettre dès aujourd'hui. Attention, il ne faut pas dormir trop longtemps, pas plus d'une demi-heure ; sinon, après le réveil, vous souffrirez de maux de tête et votre esprit sera confus. Et voilà : bonne sieste, mes amis. »

Et c'est ainsi que nous découvrîmes le plaisir de la sieste tropicale dans une chambre bien close où, grâce au climatiseur, la température est suffisamment fraîche pour qu'on puisse se reposer sereinement. La sieste vous redonne de l'énergie pendant que, dehors, le soleil s'acharne vainement sur des espaces désertés. Au réveil, vous êtes en pleine forme pour la deuxième étape de la journée laquelle contient beaucoup de temps pour des activités libres.

Le soir venu, tous les « Européens » de Kardougou se retrouvèrent chez Rémi, un collègue, et son épouse Laure. En fait, tous ces gens étaient des Français comme nous. En attendant de pouvoir réaliser la fraternité universelle, nous, les camarades découvreurs et les libérateurs de l'humanité entière, étions bien heureux de nous retrouver entre Français. D'instinct, nous nous laissions guider comme des nouveaux-nés dans ce monde aussi étrange qu'étranger. Ces nouveaux compagnons, nos parfaits semblables, comme des gens de la famille, savaient bien ce qui était bon

pour nous. Et nous étions tout ébahis, heureux de découvrir à quel point, en terre d'exil, un morceau de France peut avoir le même goût qu'un verre d'eau pour un assoiffé.

La soirée commença par une partie de pétanque, à la bonne franquette, comme tout le reste. L'ambiance était presque familiale. Bien que ce fût pour nous une découverte, nous fûmes tout de suite séduits par ce jeu de plein air accessible à tous, garçon ou fille, de 7 à 97 ans. Je n'en connais pas de meilleur pour favoriser les amitiés de voisinage.

La partie de pétanque fut suivie d'un apéritif accompagné d'une grande variété de bonnes choses, des niama-niamas ou amuse-gueule, des brochettes, des frites, des fromages et des fruits : c'était ce que nos hôtes appelaient un apéritif dînatoire ». La soirée s'acheva gaiement.

Ainsi nichés dans notre petite bulle française, nous allâmes nous coucher sans crainte du noir, si profond au cœur de l'Afrique Noire. Nous avions hâte d'être au lendemain, et pas seulement pour voir les nouvelles couleurs de l'aube : nous étions impatients de commencer pour de bon notre nouvelle existence, moi en classe avec mes élèves africains noirs, Jeanne avec l'aménagement de notre maison et l'initiation de notre boy.

L'épisode africain commençait bien. Qui aurait pu nous avertir que notre amour allait se gâter jusqu'à devenir un châtimeur quotidien, et même ! une tragique déchirure. Tiens ?... J'ai dit châtimeur. C'est encore un reste de mon éducation chrétienne : cette religion n'explique-t-elle pas que tous les malheurs des hommes ne pouvant être voulus par Dieu qui est toute bonté, ils sont forcément des punitions gagnées par nos lourds péchés.

Non, nous n'étions nullement coupables.

Des forces nous emportaient que nous étions alors incapables de comprendre, et encore moins de contrôler, comme, à l'époque de la Guerre de Cent Ans, les

malheureux habitants du royaume de France étaient frappés de tous côtés par les trois inexplicables fléaux de la guerre, de la peste et de la famine. Notre amour avait été un don merveilleux et nous en étions arrivés à le considérer comme l'air que nous respirons, évident et indispensable. Mais il allait peu à peu se transformer en cauchemar.

A ceux qui, parmi vous, sont entrés dans cette histoire et sympathisent avec ses héros, je dis fraternellement « Cramponnez-vous : ça va tanguer